

KELLY REILLY MICHAEL FASSBENDER JACK O'CONNELL THOMAS TURGOOSE

EDEN LAKE

UN FILM DE JAMES WATKINS



Rollercoaster Films et Aramid Entertainment
présentent

EDEN LAKE

Avec
Kelly Reilly
Michael Fassbender
Jack O'Connell
Thomas Turgoose

Scénario et réalisation
James Watkins

Produit par
Christian Colson & Richard Holmes

Durée : 1H30
Nationalité : UK

SORTIE LE 8 OCTOBRE 2008



DISTRIBUTION
LA FABRIQUE DE FILMS
79 avenue Ledru-Rollin
75012 PARIS
TEL : 01 40 13 78 00
FAX : 01 42 33 78 23
contact@lafabriquedefilms.fr
www.lafabriquedefilms.fr

PRESSE
Robert Schlockoff & Valérie Chabrier
9 rue du Midi
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
TEL : 01 47 38 14 02
rscom@noos.fr

SYNOPSIS

Jenny est maîtresse d'école. Son petit ami et elle quittent Londres pour passer un week-end romantique au bord d'un lac. La tranquillité du lieu est perturbée par une bande d'adolescents bruyants et agressifs qui s'installent avec leur Rottweiler juste à côté d'eux. A bout de nerfs, ces derniers leur demandent de baisser le son de leur radio. Grosse erreur !

Qui ose dire quoi que ce soit aujourd'hui à une bande de jeunes qui se conduit mal ?
Qu'arrive-t-il à ceux qui osent ? Quel poids ont les adultes sur ces jeunes ?
Les parents n'auraient-ils pas juste les enfants qu'ils méritent ?



L'ORIGINE D'EDEN LAKE

La guerre des générations est un phénomène récurrent qui fait particulièrement les gros titres dans les médias actuellement. La nouvelle forme de violence dont fait preuve la jeunesse d'aujourd'hui met à mal la vision traditionnelle, pleine d'innocence que nous nous faisons de l'enfance. Parallèlement, la maltraitance des enfants par des adultes reste un sujet des plus tabous.

Ces deux thématiques forment la colonne vertébrale de ce thriller provocateur et ambitieux.

Richard Holmes (le producteur) a trouvé l'histoire d'EDEN LAKE tout à fait crédible. « Pour moi, c'est un SA MAJESTE DES MOUCHES contemporain qui tourne autour de la perte de contrôle et de limites chez les jeunes. La violence est réelle, la tension palpable et les accidents de voitures ne sont pas mis en scène à la Jerry Bruckheimer, avec des effets spectaculaires mais irréels. Ils sont brutaux et méchants. Pour les spectateurs, il sera facile de s'identifier au dilemme des deux personnages principaux du film. Ils devront affronter ces jeunes à leurs côtés.

Pour James Watkins (scénariste et réalisateur), EDEN LAKE part d'un constat simple : « Tous les jours, dans nos rues, on voit de réelles scènes effrayantes. Nous sommes complètement perdus quand nous essayons de



cerner nos enfants et les jeunes en général. D'un côté nous les considérons toujours comme des innocents qui ont besoin d'être protégés des dangers du monde adulte ; et de l'autre, nous les voyons comme des démons armés de couteaux. Je voulais explorer les tensions qui existent entre ces deux visions contradictoires de l'enfance.

L'héroïne, Jenny, est la victime d'un crime odieux commis par des enfants mais au cours du film elle devient elle aussi l'auteur d'un acte tout aussi atroce. Qu'en penser ? Qui blâmer ?

J'ai pensé que ce renversement pouvait être la trame d'un thriller cauchemardesque.

Le film peut également fonctionner comme une sorte de constat ou d'avertissement terrifiant : « N'intervenez pas ! ». Si le personnage adulte de Steve n'avait pas choisi de tenir tête aux enfants, le dénouement aurait été bien différent. »

Christian Colson (producteur) a été à la fois choqué et enthousiasmé par sa première lecture du scénario. « C'était terriblement audacieux de s'attaquer à ce sujet sous la forme d'un film de genre plutôt que sous celle d'un drame social. Ce

parti pris ainsi que l'ambiguïté morale de l'histoire m'ont vraiment marqué. Cela rendait le film encore plus effrayant et en quelque sorte beaucoup plus réaliste. J'ai senti que c'était le genre de long-métrage que les gens iraient voir pour pouvoir en discuter et en débattre. Bref, j'ai été suffisamment impressionné pour donner un budget à James Watkins afin qu'il réalise au moins un court-métrage, basé sur le scénario d'EDEN LAKE, afin de lui permettre d'acquérir l'expérience nécessaire derrière la caméra. »

James Watkins (réalisateur) explique : « J'avais déjà rencontré par le passé le producteur principal de ce film, Christian Colson et j'avais adoré son travail sur THE DESCENT. Cependant j'ai été clair avec lui : je voulais réaliser ce film et pas seulement l'écrire. Il allait donc devoir faire avec moi. »

Christian Colson ajoute : « Réaliser ce court-métrage a permis de confirmer que James avait les capacités nécessaires pour ensuite réaliser le long. Cette expérience a également été un outil précieux de développement du scénario, bien plus efficace qu'une simple réécriture. Nous avons tourné pendant une semaine sur une plage de Cornouailles et nous avons pu

nous rendre compte de ce qui fonctionnait dans l'histoire, de ce qui ne marchait pas, des limites à ne pas franchir dans ce que nous pouvions montrer de la violence à l'écran. A tel point que nous avons décidé de tourner un second court-métrage, en se concentrant cette fois-ci sur la longue séquence de torture, séquence qui figure telle quelle dans la version finale du long-métrage. »

James Watkins continue : « Me confronter à la réalité du tournage a eu l'effet d'une révélation. J'ai appris beaucoup de choses en très peu de temps : j'en suis ressorti en morceaux et légèrement étourdi mais terriblement confiant. Les techniciens et les acteurs ont cru en moi et ce baptême du feu n'aurait pas pu constituer une plus belle entrée en matière. »

Christian Colson ajoute : « Avec ces deux courts-métrages, nous disposions de suffisamment de matériel pour monter une bande démo destinée à accompagner le scénario chez les financiers et les distributeurs potentiels pour leur montrer exactement le ton, la couleur et la dramaturgie du long-métrage à venir ainsi que le talent de James Watkins en tant que réalisateur. »





LE CASTING

James Watkins explique : « Nous souhaitions que le film soit à la fois terrifiant et crédible. Je ne voulais pas que le couple que formaient Jenny et Steve ressemble au couple Californien insipide habituel, genre Ken et Barbie, qui alimente tous les films de genre et que les spectateurs voudraient tuer de leurs propres mains !

On devait sentir l'amour qui les unit avant de ressentir leur souffrance. J'ai fait exprès de rester succinct et bref sur la situation de Steve et Jenny. Je voulais que tous les jeunes couples de spectateurs se reconnaissent en eux et se posent ces questions : Que ferais-je à leur place ? Faire face ou me sauver ? »

« Alors qui choisir pour le rôle de Jenny Young ? » s'est demandé James Watkins. « Une des actrices les plus douées de sa génération et une des plus belles : Kelly Reilly. Elle possède un charme naturel qui fait d'elle une actrice unique. Techniquement elle est irréfutable ; elle a le don d'emmener le public à la suivre tout au long de ce voyage. Je ne voulais pas que Jenny se rapproche d'une héroïne à la Ripley. Le personnage devait être réaliste : il s'agit d'une institutrice qui est poussée à se demander si elle peut tuer un enfant. C'est un questionnement qui est à l'extrême opposé de ses valeurs mais auquel elle doit pourtant répondre si elle veut survivre. J'ai trouvé que Kelly pouvait donner corps à cette horreur inimaginable dans cette réalité crue. »

Pour Kelly Reilly, star de L'AUBERGE ESPAGNOLE et de sa suite LES POUPEES RUSSES, le scénario d'EDEN LAKE représentait une opportunité qu'elle ne pouvait pas laisser passer. « Je vais être honnête, dit-elle, si c'était pour me retrouver dans un énième film avec un tueur psychopathe à mes trousses, jamais je ne l'aurais fait. EDEN LAKE est conçu comme un thriller, avec énormément de suspense et de tension – j'ai dû d'ailleurs boire un remontant bien fort aux alentours de la page 20 du scénario – mais c'est aussi un drame sombre et perçant. James a écrit un scénario épatant sur les

conséquences de la violence si bien que je l'ai lu d'une seule traite. »

Elle explique : « J'ai été profondément remuée par la dureté de ce que vivent les personnages tout au long de leur fuite. J'étais emportée par la violence de ces enfants qui font écho à ce qu'on a pu lire récemment dans les journaux. Ils ont dépassé cette frontière ténue qui sépare les « mauvais garçons » de cette violence vicieuse et animale à laquelle ils laissent soudain libre cours. Ces comportements terriblement réalistes sont quelque chose que je n'avais jamais vu dans un film auparavant. L'ironie c'est que Jenny, qui est institutrice, franchit la limite elle aussi. »

Elle ajoute : « Quand j'ai rencontré James, il m'a expliqué le sous-texte de l'histoire et m'a dit ce qu'il voulait exactement. Il fallait montrer au spectateur de quoi Jenny était capable sans la faire passer pour une guerrière à la Lara Croft ; faire ressentir au public le cheminement intérieur qui amène le personnage à un point de non-retour. Il fallait que ce soit quasiment viscéral, sauvage parce que Jenny n'est pas un personnage de films d'action. »

Pour incarner le petit ami de Jenny, Steve Taylor, Watkins a choisi Michael Fassbender (remarqué cette année au Festival de Cannes dans HUNGER de Steve McQueen) qui apparaissait déjà dans le court-métrage lié au film. « A l'écran, Michael en impose. Il représente l'homme viril. C'est un vrai mec. Dans EDEN LAKE, son personnage doit affronter une bande de jeunes garçons : il ne sait pas vraiment comment s'y prendre et son incapacité à prendre le dessus entretient sa frustration et sa colère. Michael a immédiatement saisi cet enjeu et sa performance dans le film est naturelle et, je l'espère, émouvante. »

Watkins ajoute « Grâce au court-métrage j'ai appris que pour incarner les adolescents d'EDEN LAKE, il ne fallait pas prendre des enfants comédiens venant du circuit classique, le genre de jeunes acteurs qui se présentent poliment avant



d'auditioner. Non, je voulais quelque chose de brut de décoffrage. J'ai trouvé mon bonheur à Nottingham dans un atelier de comédiens que dirige Ian Smith. Ian prend dans ses cours des enfants défavorisés et parvient à les canaliser. J'ai beaucoup appris en le regardant travailler. Jack O'Connell, James Burrows et Thomas Turgoose ont tous fréquenté ce lieu et donc se connaissaient, ce qui a permis de créer une cohésion de groupe importante pour leurs personnages. »

« James m'a donné à lire les dialogues de plusieurs personnages dont celui de Brett et finalement m'a donné le rôle de Cooper. Je pense que c'est parce que je suis plutôt petit pour mon âge, un peu rondouillard et qu'on pourrait me donner le bon Dieu sans confession. Cooper me ressemble quelque part : comme lui, j'essaie de me tenir à l'écart des problèmes. Cette proximité avec mon personnage m'a beaucoup plu. » dit Thomas Turgoose.

« Au début, j'avais un peu peur de m'engager sur ce projet » reconnaît-il. « Le scénario était extrêmement violent et intense. Je ne pourrai vraisemblablement pas aller le voir au

cinéma avec mes potes. Mais j'avais vraiment envie de le faire et mon prof de théâtre m'y a encouragé. Comme je suis resté en contact avec toute l'équipe de THIS IS ENGLAND, qui est un film qui a changé ma vie et toute mon attitude, j'ai aussi demandé son avis à l'acteur Stephen Graham qui jouait le personnage de COMBO dans THIS IS ENGLAND et il m'a dit de foncer ! »

En fait, EDEN LAKE s'est transformé quelque peu en réunion des anciens de THIS IS ENGLAND. Thomas Turgoose explique : « Grâce à Shane Meadows, j'avais déjà fait la connaissance de Finn Atkins (qui joue Paige, la fille du groupe), James Burrows (Harry) et Jack O'Connell (Brett). Au début je ne m'entendais pas du tout avec Jack O'Connell. Sur le tournage de THIS IS ENGLAND, Shane Meadows devait sans cesse nous séparer car nous passions notre temps à nous disputer. Nous étions des gamins têtus, habitués à trépigner pour obtenir ce que nous voulions. Mais depuis, nous avons grandi et sommes devenus amis sur le plateau d'EDEN LAKE. »

« C'est vrai, dit en riant Jack O'Connell, Thomas et moi nous nous détestions mais nous nous sommes réconciliés depuis. Comme lui, j'ai auditionné pour plusieurs rôles mais j'ai fini par avoir celui que je voulais vraiment. J'ai toujours eu des rôles de méchants. Mais je n'ai pas senti que Brett devait être une caricature de méchant. Brett est plus complexe et je devais explorer plusieurs facettes de ce personnage. Brett n'est pas à des années lumière de moi même si je n'ai jamais été aussi extrême que lui. C'est un chef de bande et je me suis inspiré des chefs de gangs que j'ai connus en essayant de lui donner plus de profondeur. J'essaie toujours de me servir de ma propre expérience pour construire mes rôles. J'ai lu le script à travers les yeux de ce personnage qui au début s'amuse à faire marcher le couple d'amoureux puis qui progressivement devient un vrai psychopathe jusqu'à ce moment où il se regarde dans le miroir comme si rien de ce qui venait de se passer ne le touchait. C'était un rôle très riche ! »

LE TOURNAGE

EDEN LAKE a été tourné entre le 25 juillet et le 10 septembre 2007 sur les plateaux de Frensham Ponds, Black Park et Burnham Beeches, dans le comté de Buckinghamshire.

La personnalité joviale de Fassbender hors plateau a vraiment aidé Turgoose à faire face à l'une des scènes les plus éprouvantes. « La scène la plus sombre du personnage de Cooper est lorsqu'il poignarde Steve dans la bouche, » explique-t-il. « Mike était ficelé à un tronc d'arbre tous les jours, pieds nus, gelé et mal installé, mais pas une fois, il ne s'est plaint. Je n'étais pas du tout pressé de tourner cette scène, mais le travail acharné de Mike associé à une bonne humeur constante associé à une bonne humeur constante a fait que tout s'est passé en douceur. Il me demandait toujours si j'allais bien car c'était un moment d'émotion tellement intense pour moi ; j'ai beaucoup apprécié le fait qu'il prenne soin de moi. »

La scène où Cooper meurt rendit également Turgoose anxieux, comme il le rappelle ici. « C'était fabuleux d'aller dans l'atelier de Paul Hyett (responsable des effets prothétiques) pour se faire mouler la tête et les épaules. J'étais un peu nerveux au moment où Paul déversait tout le plâtre sur moi car j'avais l'impression de ne plus pouvoir respirer correctement à travers les pailles que j'avais dans le nez. Mais j'ai été vraiment impressionné par la ressemblance. J'ai voulu garder ma tête en plâtre comme souvenir mais on ne m'y a pas autorisé ! »

« Alors que le moment de tourner la scène de la mort de Cooper approchait, je commençais à être vraiment angoissé. J'ai parlé avec Kelly Reilly et elle m'a dit de ne pas être obnubilé par ça ni de trop gamberger. Elle disait qu'elle était nerveuse elle aussi, mais dès que James criait « Action », il fallait faire de son mieux. C'est ce que j'ai fait et ça c'est bien passé. Kelly était très concentrée durant la prise car elle avait quelque chose de très dur à faire. Je ne voulais pas trop la déranger quand elle répétait à cause de ça, mais elle avait toujours du temps pour moi et était charmante avec la « jeune » génération. »

Jack O'Connell est d'accord sur ce point. « Kelly et Mike ont été très professionnels et leur expérience a fait que le tournage d'EDEN LAKE a marché comme sur des roulettes. J'ai trouvé assez difficile de devoir être méchant avec elle lors de la scène de poursuite. Regarder fixement l'objectif de la caméra sans une once de remords était un vrai challenge. »

Jack O'Connell était si crédible dans son rôle qu'il a commencé à faire peur à l'équipe. Le producteur raconte : « Jack peut être incroyablement effrayant quand il se met dans la peau de son personnage. Une scène en particulier nous a marqués : il s'agit du moment où Brett force Adam (James Gandhi) à allumer un bûcher puis lui verse de l'essence sur tout le corps. Jack était tellement impliqué dans cette scène qu'il est devenu incontrôlable. L'atmosphère était lourde de violence et l'équipe ne savait pas si elle devait être choquée par son comportement abusif ou bien montrer leur admiration pour cette performance d'acteur. »

Jack O'Connell a beaucoup apprécié cet impact sur l'équipe. « L'équipe m'a certainement regardé différemment après ça » dit-il en riant. Il a également aimé ses scènes avec le chien Bonnie : « J'adore les gros chiens méchants et plus spécialement la race des Rottweiler. Le seul problème qu'on ait eu, c'est que la chienne Bonnie était jouée par un mâle nommé Klaus. On faisait souvent l'erreur dans le scénario entre il et elle. De plus, Klaus avait une seule idée en tête : manger des saucisses. Le dresseur pouvait l'entraîner des jours pour faire une action, mais si quelqu'un s'approchait du chien avec une saucisse de Francfort, il ne l'écoutait plus ! »

« Comme j'avais exactement le même âge que mon personnage, tout comme Finn Atkins qui joue Paige, souligne O'Connell, nous avons demandé au réalisateur de porter une attention toute particulière à nos dialogues. Après avoir fait quelques suggestions, il nous a carrément permis de retravailler nos dialogues nous-mêmes... C'est vrai que nous sommes des ados donc on sait bien ce qu'on dirait dans la vie et ce qu'on ne dirait pas. »



L'UNIVERS VISUEL

Avant de démarrer la préparation du film, James Watkins insista auprès de son chef opérateur, Christopher Ross, pour qu'il voie un film en particulier : HAUTE TENSION d'Alexandre Aja. « Je souhaitais obtenir cette même réalité crue. Au moment où la tension est à son apogée, nous avons besoin de scènes de violence très réalistes. EDEN LAKE démarre calmement puis vous envoie dans votre pire cauchemar avant de se terminer de façon totalement inattendue. Le film est terrifiant et crédible comme peu de films de genre l'ont été par le passé. Je pense qu'au cinéma, la vraie peur passe par des émotions viscérales » explique Watkins.

« Le réalisateur a été très clair sur ce qu'il voulait » ajoute Chris Ross, déjà chef opérateur sur LONDON TO BRIGHTON et BIENVENUE AU COTTAGE de Paul Andrew Williams. « L'idée, c'était de plonger le spectateur dans une suite d'émotions fortes comme sur des montagnes russes branlantes qui

pourraient à tout moment sortir de leurs rails. Il fallait sentir le malaise et le danger, la possibilité que tout puisse déraiper à tout moment. Je me suis inspiré de ce sentiment d'appréhension présent dans HAUTE TENSION et l'ai adapté à EDEN LAKE : A partir du moment où on rencontre le groupe de gamins, on doit sentir leur présence sans cesse même quand ils ne sont pas là. A aucun moment, on ne doit se sentir à l'abri de leur malveillance. »

« Visuellement, EDEN LAKE, c'est le naturalisme exacerbé, un style issu des classiques des années soixante-dix comme DELIVRANCE ou CHIENS DE PAILLE. Pour moi, les années soixante-dix représentent la meilleure époque cinématographiquement parlant. Dans les années soixante-dix, les films pouvaient se terminer mal et les gens les aimaient pour cette raison. Pour moi EDEN LAKE est de ces films là. Je pense que le réalisateur m'a engagé parce qu'il a vu LONDON TO





BRIGHTON dont j'ai fait la photo et qui est également un film très cru. »

« Le rôle du chef opérateur est de lire entre les lignes du script pour mettre en lumière ce qui n'est pas écrit » ajoute Ross. « Pendant les trente premières minutes tout n'est que douceur, lumière et glamour. J'ai utilisé un style de pellicule bien particulier pour les scènes de baisers sous le soleil et un grand-angle afin de rendre le personnage de Steve encore plus beau et fort et celui de Jenny aussi jolie qu'une image. C'est un mélange de LA PLAGE et de SUMMER HOLIDAY et finalement un lieu où vous aimeriez vous rendre. Puis les jeunes arrivent et brusquement l'image se durcit. La lumière du soleil passe d'un contre-jour à une lumière de biais qui augmente les contrastes. Tout paraît plus âpre, moins flatteur. Tous ces détails ne sont pas vraiment visibles mais ont un effet psychologique sur le spectateur. »

Ross explique également : « Quand Jenny se fait repérer et commence à courir, le film devient une véritable chasse à l'homme. Pendant cette longue séquence de huit minutes où elle ne s'arrête pas de courir, nous avons utilisé une Steadicam montée sur un vélo. Pour les scènes de confrontation, nous avons la caméra à l'épaule et la caméra serrait les visages au plus près. »

Un des challenges pour Chris Ross était de filmer les prothèses pour les blessures réalisées par Paul Hyett : « J'ai eu l'idée d'associer le cadre au point de vue du personnage : Steve ne supporte pas de voir son estomac blessé car il ne veut pas faire face à sa situation, c'est pourquoi de son point de vue un bref coup d'œil suffisait. En revanche, quand Jenny doit l'examiner, je suis passé à un plan beaucoup plus rapproché de sorte que la gravité de la blessure ne laisse aucun doute. »

« La scène la plus problématique à tourner fut celle de la mort du chien » se souvient Ross, « Les neuf personnages étaient rassemblés autour d'un faux feu avec le chien devant se faire poignarder dans le flanc. Ce fut un tournage de nuit durant 8 heures bien froides ! Le chien jouait la mort à merveille mais dès que l'acteur Jack O'Connell se mettait à crier d'horreur, le chien bondissait sur ses pattes et le plan était foutu. On avait un chien-zombie ! Après de très nombreuses prises, nous avons du trouver un moyen de tourner ses deux moments séparément. »

James Watkins résume ainsi cette collaboration : « Ensemble nous avons élaboré un style de prise de vue et un enchaînement de focales qui refléteraient la dégénérescence : une image qui a du grain, rugueuse, une palette de couleurs délavées, le glamour des longues focales puis la paranoïa des gros plans. Après le ciel d'été dégagé, nous devions passer à un environnement plus claustrophobe, les forêts de pins imposants obs-

truant le ciel formaient des sous-bois très profonds et sombres. Il fallait faire nos cadres là-dedans. Cette forêt, lieu principal de tournage, est devenue un personnage à part entière : primitive, fondamentale, universelle, faisant référence à nos peurs d'enfants. Le cinéma de genre a de toute façon sa propre grammaire visuelle : Chris et moi avons tout fait pour insérer cette grammaire dans une histoire qui semble tirée des gros titres de la presse. »

« Concernant le reste de l'équipe technique, » explique le producteur Christian Colson, « Je voulais que James soit entouré de techniciens chevronnés afin qu'il soit soutenu et qu'on lui évite un maximum de problèmes pour qu'il puisse se concentrer sur la réalisation proprement dite. Jon Harris pour le montage mais aussi Simon Bowles pour les décors, Paul Hyett pour les effets prothétiques ou encore le compositeur David Julyan, tous avaient participé à l'aventure de THE DESCENT et avaient fait un très bon travail. »



LA FIN D'EDEN LAKE

ATTENTION SPOILER !



« La fin d'EDEN LAKE est précisément ce qui devait arriver », dit le producteur Christian Colson. « D'un niveau purement narratif, un sentiment d'excitation existe à l'idée que « si vous pensiez que les enfants étaient mauvais, attendez de voir leurs parents... » – c'est un bon rebondissement – même si bien sûr, si vous regardez l'intrigue du point de vue des parents, Jenny a mérité tout ce qu'on lui a infligé. D'un côté comme de l'autre, tout le monde s'est mal comporté, tout est gâché et tout le monde perd, (du moins, dans cette histoire). Même Brett perd. Qu'est ce que ce gamin peut espérer? Ce film ne prétend pas être une thèse pour la classe politique... Nos personnages montrent à quel point tout peut déraiser lorsqu'on n'a plus rien à perdre. »

Le coproducteur Richard Holmes ajoute : « Je ne crois pas au Diable. Les enfants d'EDEN LAKE ne chamaillent pas d'autres gamins pour se battre. Ils leur manquent juste les outils émotionnels pour éviter les confrontations car leurs parents ne leur ont pas donné de limites ou les bases d'une quelconque moralité. Brett est bien amoché psychologiquement, vénal et manipulateur, il met en scène sa violence intérieure. Et les autres enfants subissent juste son influence. »

James Watkins, scénariste et réalisateur, conclut. « C'est une fin très sombre mais honnête. Jenny n'est pas un super héros, tout ce qu'elle fait est réaliste vu le contexte et elle s'affole et est traumatisée comme n'importe lequel d'entre nous le serait dans de telles circonstances. Pour moi, Jenny ne pouvait pas s'en sortir, principalement parce que ce qu'elle fait n'est pas avouable. »

Il ajoute : « Tout le monde nourrit le problème : les adultes sont effrayés par les jeunes et les jeunes détestent les vieux. Mais je ne suis pas sociologue, je voulais juste faire un film qui fasse peur mais qui parle d'un vrai sujet. »



FILMOGRAPHIES



KELLY REILLY
(Jenny Young)

Née dans le comté de Surrey, Kelly Reilly devint la plus jeune actrice jamais sélectionnée pour le titre de « Meilleure Actrice » au Olivier Awards en 2004 pour sa performance dans *After Miss Julie* au prestigieux Donmar Warehouse Theatre. Trouvant sa vocation après avoir regardé *The Resistable Rise of Arturo UI*, Kelly fait ses débuts professionnels dans une mini-série TV *Prime Suspect 4* alors qu'elle prépare son bac. Au Festival de Cannes en 2005, Kelly reçoit le prix Chopard de la Révélation Féminine de l'année. Elle est bien connue en France grâce à son rôle à succès dans *L'AUBERGE ESPAGNOLE* et sa suite *LES POUPEES RUSSES* pour lequel elle fut nommée aux César. Sa filmographie comprend également *MAYBE BABY*, *LAST ORDERS*, *ROCHESTER*, *LE DERNIER DES LIBERTINS*, *ORGUEIL ET PREJUGES* et *MADAME HENDERSON PRESENTE*.



MICHAEL FASSBENDER
(Steve Taylor)

Michael Fassbender est né en 1977 à Heidelberg en Allemagne, mais a été élevé à Killarney en Irlande. Il commença sa formation d'acteur à la Central School of Speech and Drama. Il joua Azazel dans la série fantastique *Hex* qui passait sur Sky One, et Guy Fawkes dans *Gunpowder, Treason and Plot* pour la BBC. Sa filmographie comprend *Wedding Belles*, *Murphy's Law*, *William and Mary*, *Band of Brothers* et *A Bear Named Winnie* pour la TV. Au cinéma, on l'a vu dans *300* mais il s'est fait remarquer au dernier Festival de Cannes grâce à sa performance dans *HUNGER* de Steve McQueen.



JACK O'CONNELL
(Brett)

Après sa participation dans l'émission Ian Smith's Carlton ITV Junior Television Workshop, Jack O'Connell apparaît dans *The Bill* et *Wire in the Blood V*. Ses autres performances TV comprennent notamment *Waterloo Road*, *Holby City* et *Doctors*. Il joua aussi dans les films *THIS IS ENGLAND* et *BLACK DOG*. Il a également joué dans des pièces de théâtre *The Spider Men*, *The Musicians* et *Just*. O'Connell a reçu des critiques élogieuses pour sa performance dans *Scarborough* au London's Royal Court Theatre en 2008. Jack a récemment été choisi pour jouer un rôle principal dans la série à succès *Skins*.



THOMAS TURGOOSE
(Cooper)

Natif de Grimsby, Thomas Turgoose est un acteur unique, découvert par Shane et Louise Meadows au Space Project, un tremplin pour les enfants défavorisés. Puis le réalisateur Shane Meadows l'amena sur le devant de la scène avec le film *THIS IS ENGLAND*. Il a fait une apparition dans six épisodes de *The Innocence Project* pour la BBC et a retrouvé Shane Meadows pour le documentaire haut en couleurs *SOMERS TOWN*.



FINN ATKINS
(Paige)

Finn Atkins a fait ses débuts dans le court-métrage *BETTER OR WORSE?* Ses apparitions TV comprennent *Peak Practice*, *Dangerville*, *State of Play*, *Doctors*, *Holby City* et *Down Earth*. Elle a joué le rôle de Marlene dans le film de Shane Meadows *ONCE UPON A TIME IN THE MIDLANDS*.

BRONSON WEBB
(Reece)

Bronson Webb a joué dans des films tels que *CASS*, *CLUB-BED*, *THE DISAPPEARED*, *ROCKNROLLA*, *SUGARHOUSE*, *RABBIT FEVER*, *VENUS*, *MASH UP*, *THE LIVES OF THE SAINTS*, *KIGDOM OF HEAVEN* et *HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN*. Il a également été crédité pour des séries TV comme *Hope and Glory*, *The Bill*, *Waking the Dead*, *Doctors*, *Murphy's Law* et *Gun Rush*.

JUMAYN HUNTER
(Mark)

Jumayn Hunter a fait ses premiers pas à la TV dans *Tom*, *Casualty* et *The Bill*. *EDEN LAKE* est son premier long-métrage.

THOMAS GILL
(Ricky)

EDEN LAKE marque les débuts de Thomas au cinéma en tant qu'acteur.

BIOGRAPHIES DE L'ÉQUIPE



JAMES WATKINS
(réalisateur et scénariste)

Sous contrat avec Working Title Film depuis 10 ans, James Watkins a co-écrit *MY LITTLE EYE* (inédit en France) avec le réalisateur Marc Evans, *GONE* pour le réalisateur Ringan Ledwige et dernièrement *THE DESCENT 2*. *EDEN LAKE* marque ses débuts à la réalisation.

CHRISTIAN COLSON
(producteur)

EDEN LAKE est le troisième film produit par Christian Colson après le film de Julian Fellowes *SEPARATE LIES* et le succès horrifique de 2005 réalisé par Neil Marshall *THE DESCENT*. Il est actuellement en post-production pour le dernier film de Danny Boyle *SLUMDOG MILLIONAIRE* et pour *THE DESCENT 2*.

RICHARD HOLMES
(producteur)

À la fin des années quatre-vingt-dix, il coécrit et produit *SHOOTING FISH* (le troisième plus gros succès britannique de 1997 après *THE FULL MONTY* et *BEAN*) et *VIEILLES CANAILLES* (qui engrangea 26 millions de dollars au Etats-Unis et un peu plus de 25 millions de dollars lors de son exploitation mondiale, pour un budget initial de seulement 3 millions de dollars). Entre 1999 et 2001, il a été Directeur de Civilian Content, une société de production et de distribution de films. Sous sa direction, Civilian acquit et/ou finança environ une douzaine de films dont *24 HOUR PARTY PEOPLE* et *JOUE LA COMME BECKHAM*.

CHRISTOPHER ROSS
(directeur de la photographie)

Il a d'abord élaboré la lumière de courts-métrages (dont *WISH*, *SOFT*, et *THE CONFIDENCE TRICK*) et de clips musicaux (pour Franz Ferdinand et Badly Drawn Boy). Pour ses débuts au cinéma, il rencontra sur recommandation le réalisateur Paul Andrew Williams. Ce film c'était *LONDON TO BRIGHTON* un drame social courageux à propos d'une prostituée et d'une petite fille en cavale. Au cours de ce film, ils ont développé un rapport de confiance ce qui les a menés à retravailler ensemble sur *BIENVENUE AU COTTAGE*. Il a également travaillé en tant que directeur de la photographie dans l'équipe des effets spéciaux pour le film *REVIENS-MOI* et en tant qu'opérateur caméra pour *CONTROL*.

SIMON BOWLES
(décorateur)

Le travail de Simon Bowles sur les longs-métrages à succès *THE DESCENT*, *DOG SOLDIERS* et *LIGHTHOUSE* – pour lequel il a été nommé en 1999 aux British Independent Film Awards – l'a propulsé à la tête de sa discipline. Travaillant sans interruption avec les réalisateurs les plus en vogue et les plus gros studios, Simon a démontré ses capacités à mélanger les genres, les budgets et les styles pour chaque projet. Sa filmographie comprend entre autres *STRAIGHTHEADS*, *LARA CROFT: TOMB RAIDER* et *COLD AND DARK*. Il a collaboré à nouveau avec Neil Marshall pour le film *DOOMSDAY*.

PAUL HYETT
(effets prosthétiques)

Paul œuvre dans le milieu de la prothèse et du maquillage effets spéciaux depuis une trentaine d'années. Son travail comprend des déguisements pour *DEAD RINGERS*, des armes et des maquillages de victimes pour *THE TRENCH* et *BAND OF BROTHERS*, un vieillissement dans *AN ANGEL FOR MAY* et des variétés de prothèses, de faux corps et de maquillages faciaux pour *DOOMSDAY*, *MUTANT CHRONICLES*, *BIENVENUE AU COTTAGE*, *WAZ*, *STRAIGHTHEADS*, *WILDERNESS*, *LONDON TO BRIGHTON*, *THE LAST HORROR MOVIE*, *COLD AND DARK* et *LIGHTHOUSE*.

JON HARRIS
(monteur)

Il a travaillé sur quelques-uns des plus grands films britanniques de ces dernières années; ils incluent notamment *STARDUST*, *STARTER FOR 10*, *LAYER LAKE*, *SNATCH*, *THE CALCIUM KID* et *RIPLEY'S GAME*, *THE DESCENT*. Il a récemment fait ses débuts de réalisateur sur *THE DESCENT 2*.

DAVID JULYAN
(compositeur)

David Julyan est plus connu pour son travail avec le réalisateur Christopher Nolan. Leur collaboration commença avec le court-métrage *LARCENY* et ils continuèrent sur *FOLLOWING*, *MEMENTO*, *INSOMNIA* et *LE PRESTIGE*. Plus récemment, David a composé la musique de *WAZ*, *OUTLAW*, *THE DESCENT* et travaille actuellement sur *THE DESCENT 2*.

JOHNNY RAFIQUE
(superviseur effets spéciaux)

Johnny travaille dans les effets spéciaux depuis 11 ans. Il a fait ses armes sur un certain nombre de shows TV comme *London's Burning* et *Bugs*. Il a récemment travaillé sur *THE BROKEN*, *THE DEATHS OF IAN STONE*, *STRAIGHTHEADS*, *COLD AND DARK*, *THE DESCENT* et *FADE TO BLACK*.



FICHE ARTISTIQUE

Kelly Reilly	Jenny Young
Michael Fassbender	Steve Taylor
Jack O'Connell	Brett
Thomas Turgoose	Cooper
Jumayn Hunter	Mark
James Burrows	Harry
Finn Atkins	Paige
Thomas Gill	Ricky
James Gandhi	Adam
Bronson Webb	Reece
Shaun Dooley	Jon
Lorraine Stanley	Nat
Alex Palmer	Paul
Tara Ellis	Abi
Rachel Gleaves	Mel
Lorraine Bruce	Tanya
Mark Devenport	Ashley

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur	James Watkins
Scénariste	James Watkins
Producteurs	Christian Colson Richard Holmes
Co-producteur	Paul Ritchie
Directeur de la photographie	Chriss Ross
Décors	Simon Bowles
Costumes	Keith Madden
Casting	Julie Harkin
Montage	Jon Harris
Effets spéciaux	Johnny Rafique
Effets prosthétiques	Paul Hyett
Maquillage et coiffure	Kirstie Stanway
Cascades	Richard Bradshaw
1 ^{er} assistant-réalisateur	Matt Carver

QUAND LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION

DEUX ARTICLES RÉCENTS DE LA PRESSE BRITANNIQUE



Britain's Mean Streets

(LES MAUVAISES RUES DE LA GRANDE BRETAGNE)

Article du TIME de Catherine Mayer, mercredi 26 mars 2008.

De prime abord, Jason Steen n'a rien d'une cible évidente pour des agresseurs. Cet homme de 40 ans gère son propre cabinet de conseil dans la fusion / acquisition, il est sûr de lui et avance dans la vie de façon sereine. Pourtant, cet après midi, il semble troublé, choqué. Deux jours avant, près de sa maison dans le centre de Londres il a été accosté par une bande de huit gamins dont le plus jeune était âgé de onze ans. Ils l'ont frappé, traîné jusqu'au distributeur de billets le plus proche l'obligeant à donner son code secret. Les violences de ce type ne sont malheureusement pas des faits isolés. Les résidents se sont réunis afin de parler au policier chargé de l'enquête. Son conseil a été : « Ne sortez pas de chez vous à moins d'y être obligé. »

Rester prostré chez soi en réaction à la violence n'est pas dans les habitudes des Britanniques ; après les attaques terroristes de juillet 2005, les Londoniens ont continué de vivre, de sortir, ils ont repris leurs habitudes. Pourtant, une étude menée par Kids Charity TS Rebel montre que plus d'1/5 des Anglais préfèrent éviter de sortir le soir plutôt que de s'exposer à une autre forme de violence : celle perpétrée par les groupes d'enfants. Ils ont peur de leur propre jeunesse.

Chaque samedi soir, dans n'importe quel centre-ville à travers la Grande Bretagne, on peut facilement voir pourquoi. « Ça commence en général devant un Mc Donald – qui est toujours un point chaud » explique un jeune Londonien. « Vous allez au Mc Do avec un copain, puis vous avez un appel. Une heure après, vous vous retrouvez à 10 au Mc Do sans rien à faire. Faire peur aux gens, c'est faire quelque chose, une façon de s'amuser. On se dit « T'as vu comment il est parti en courant celui-là ! »

Ces garçons et ces filles à l'origine de bagarres, sont actifs sexuellement tôt, remplissent les services d'urgence des hôpitaux et carburent essentiellement à la bière bon marché. L'alcoolisme chez les jeunes Britanniques est largement plus répandu que chez leurs homologues européens. Selon l'Institute for Public Policy Research (l'IPPR est l'équivalent anglais de la DASS), 27 % des adolescents de 15 ans ont déjà été ivres 20 fois, voire plus. Pour les autres pays d'Europe ce chiffre chute à 12 % pour les jeunes

Allemands, 6 % pour les Néerlandais et seulement 3 % pour les Français. La jeunesse britannique est également plus fréquemment impliquée dans des bagarres : 44 % pour le Royaume Uni contre 28 % pour l'Allemagne. Ils sont plus enclins à essayer les drogues et à commencer à fumer jeune. C'est également en Angleterre que les jeunes filles sont sexuellement actives le plus tôt : leur sexualité démarre à quinze ans et moins. 15 % d'entre elles n'utilisent pas systématiquement un moyen de contraception. Cela explique les taux élevés de grossesses et de MST. Une étude réalisée par l'UNICEF sur le bien être des enfants dans 21 pays industrialisés place la Grande Bretagne dans les derniers de la liste.

Cette augmentation des violences perpétrées par des jeunes voyous donne la chair de poule aux Britanniques : entre 2003 et 2006, on note une augmentation de 37 % des arrestations de mineurs de moins de 18 ans.

Septembre 2007, Gavin Waterhouse, 29 ans, est décédé après avoir été agressé par deux garçons, la scène a été filmée avec le téléphone portable d'une adolescente de 15 ans. En janvier 2008, trois adolescents du Nord-Ouest de l'Angleterre ont été déclarés coupables du tabassage à mort de Garry Newlove alors qu'il essayait d'empêcher ces mêmes jeunes de vandaliser sa voiture. Lors de ce procès, le quotidien *The Sun* qualifiait « le fléau de la violence chez les jeunes » comme étant « le problème le plus important auquel la Grande Bretagne devait faire face. » Cette violence, ces faits ne se retrouvent pas uniquement dans les tabloïds. Lors de sa première conférence de presse, le premier ministre Gordon Brown a déclaré : « Les enfants sont hors de tout contrôle... Ils errent dans les rues tard la nuit. Il y a un problème de gangs en Grande Bretagne, mais également un problème de criminalité aussi bien avec des armes à feu que des armes blanches. »

Il est tout de même important de préciser que des dizaines de milliers de jeunes Britanniques passent leur adolescence en dehors de cette violence. D'une manière générale et quelles que soient leurs origines sociales, ces autres enfants ont l'impression d'être diabolisés. Tilly Webb, adolescent de 14 ans du Suffolk dans l'Est de l'Angleterre a ce même sentiment : « Les gens pensent que nous sommes

tous des loubards avec des couteaux. » De plus, depuis très longtemps les Britanniques ont tendance à battre en retraite devant leurs enfants: que ce soit les teddy boys dans les années cinquante, les mods et les rockers dans les années soixante, les skins dans les années soixante-dix ou que ce soit juste un groupe de jeunes bruyants et tapageurs mais finalement pas dangereux. Ajoutons à cela, que les médias toujours affables de bonnes histoires peuvent compter sur ces gamins pour leur en fournir de bonnes.

Tout cela est vrai tout comme il est vrai que pour « une minorité significative » d'enfants britanniques, la tristesse, le mécontentement et donc la criminalité, la consommation excessive d'alcool, de drogues et la promiscuité dans lesquels ils vivent – a entraîné une véritable situation de crise. Camila Batmanghelidjh, fondatrice de la « Kids Company », une association travaillant avec des jeunes londoniens parmi les plus pauvres, s'inquiète de l'attitude du gouvernement face à ce problème: « Si j'étais au gouvernement, je serais très inquiète non pas à cause des menaces terroristes, mais à cause de cette crise. »

L'adolescent: cet inconnu

Dans le monde entier, les adolescents donnent des migraine à leurs parents. Pourquoi, en Angleterre, ces maux de tête sont ressentis par la société tout entière? Une des raisons que nous pouvons avancer est l'absence des parents dans la phase de socialisation de l'enfant, mais également le manque de démonstration dans leurs sentiments.

Il est à noter que les enfants britanniques sont moins intégrés au monde adulte que dans d'autres cultures; ils sont le plus souvent entre eux. Ajoutez à cela, une société encore très basée sur un système de classes sociales hermétiques et un système éducatif qui récompense les enfants aisés et on peut facilement imaginer comment certains sont laissés de côté.

Prenons l'exemple de Danny Mullins, 21 ans, de Londres. Il suit actuellement une formation pour devenir plombier et rêve de fonder sa propre famille. Mullins n'est pas juste né pauvre, il est né dans un environnement familial hostile: sa mère, consommatrice de drogues dures est décédée à l'âge de 40 ans laissant son enfant seul sur le plan affectif mais aussi sans ressources. Selon Mullins, « beaucoup de gens ont besoin de voler afin de survivre ». Son ami Chris Abnett illustre parfaitement cette citation: avec une formation de peintre décorateur, il cherche un moyen de sortir du cercle vicieux de la prison et du chômage mais ne trouve pas d'emploi à cause de son casier judiciaire. Ces deux gamins sont aidés par Kids Company.

En 1996, Camila Batmanghelidjh créa ce programme d'aide aux « enfants isolés », destiné à ceux qui grandissent sans parent ou proche. Bien souvent les négligences ou les abus subis ont laissé des blessures si profondes que beaucoup d'enfants sont inadaptés à une vie scolaire. Elle insiste sur le fait que pour ces enfants « à ce niveau, il est juste question de survivre. Personne ne peut imaginer vivre des journées aussi vides et aussi éreintantes. » C'est pour ces raisons que les filles tombent souvent dans la prostitution, nombre d'entre elles deviennent filles mères, en pensant ainsi obtenir plus rapidement un logement social ou tout simplement obtenir un peu d'affection. « Pourquoi

faire attention aux autres quand personne ne fait attention à vous?... Si personne n'a d'amour pour vous, vous ne ressentirez pas d'amour pour les autres en grandissant » explique Mullins.

Camila Batmanghelidjh rejoint Mullins sur ce point: l'amour et la compréhension peuvent transformer des enfants à problèmes en membres responsables de la société mais ce n'est malheureusement pas un concept qui parle à tous les Britanniques. En effet, beaucoup d'Anglais voient les enfants comme une espèce à part.

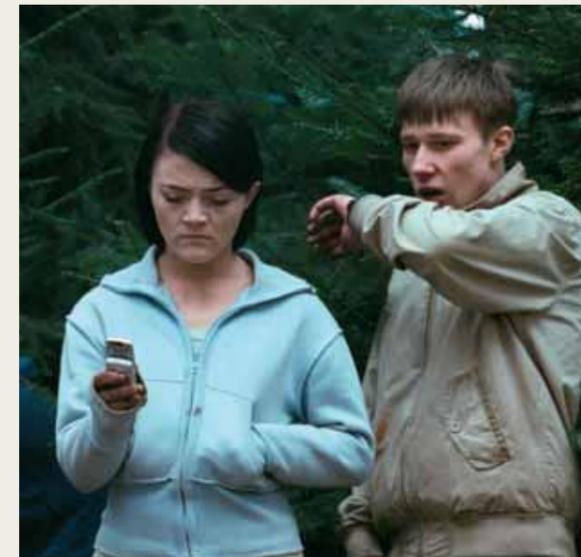
Les Anglais n'ont jamais été très à l'aise avec le concept de l'enfance, selon Batmanghelidjh. « Culturellement, les Anglais n'aiment pas beaucoup les enfants. » Dans l'Angleterre victorienne, les enfants issus de riches familles étaient envoyés dans des nurseries ou des pensionnats alors que ceux issus de familles plus modestes et pauvres étaient obligés de travailler. Les Anglais ont toujours attendu des enfants, même très jeunes, qu'ils fonctionnent comme des adultes. En Ecosse, un enfant est considéré responsable de ses crimes dès l'âge de 8 ans. En matière de responsabilité civile, c'est l'âge le plus bas de toute l'Europe. Suivent ensuite l'Angleterre et le Pays de Galles où l'âge est porté à 10 ans. Et pourtant quand un enfant s'aventure dans le monde des adultes, il se sent repoussé. Emily Benn, qui avait été choisie 3 semaines avant sa majorité pour se présenter à l'élection d'un siège à la Chambre des Députés commente: « Je ne comprends pas pourquoi les Anglais ont cette hostilité envers les enfants (...) Quand vous allez en France, les gens sont gentils et agréables avec les enfants que ce soit dans les restaurants, les transports ou tout simplement dans la rue. A l'inverse, quand je voyage en train à travers l'Angleterre, je suis traitée comme un déchet par les policiers ou les fonctionnaires ».

Des changements sociaux rapides n'ont pas contribué à une amélioration de la situation. La vie de la famille et plus largement de la communauté a changé dans la plupart des pays riches et plus particulièrement en Grande Bretagne. Une étude datant de 2006 de l'OCDE montre que ce sont les Anglais qui passent le moins de temps avec leurs enfants, ces derniers n'ayant bien souvent pour seuls référents et influence que leurs copains et la célébrité facile véhiculée par les médias. Le problème vient des adultes qui voient leurs adolescents comme des problèmes. Dominique Jansen, mère hollandaise installée en Angleterre a fait l'expérience de cette hostilité envers les enfants: elle emmena ses deux bambins à l'église du quartier et quand le plus jeune lui demanda du jus de fruit, elle sentit les regards désapprobateurs de personnes l'entourant. Elle se rappelle la dureté du sentiment ressenti qui l'a poussée à quitter l'église. Bob Reitemeier insiste sur le fait que « l'architecture et l'urbanisme dans les quartiers les plus pauvres et dans les zones de logements sociaux ont complètement oublié les enfants: ici, rien n'a été pensé ou créé pour eux. »

Choc des cultures

Peu soutenus par les adultes, les jeunes ont développé leur propre culture. Le professeur Richard Layard de la London School of Economics explique que « les jeunes vivent dans un monde dans lequel il y a peu d'échanges ou de contacts

avec le monde adulte. » Dans les codes de ces jeunes, on note une amplification de certains traits du monde adulte: une consommation excessive d'alcool par exemple. Un rapport de l'organisation « Alcohol Concern » remarque qu'un Anglais sur trois et une Anglaise sur cinq boit le double de ce qui est conseillé par semaine. Cette conduite concerne la population entière, de l'ouvrier au CSP +. Les photos des Princes William et Harry sortant ivres de boîtes de nuit font sans cesse la une de la presse people.



En mars 2008, le Prince William est sorti dans un club en Cornouailles (Sud-Ouest de l'Angleterre), club qui appâte ses clients avec des shots d'alcool à 2 £. Quelques minutes après, le patron a été tailladé par un client armé d'une bouteille cassée. En 2000, Euan Blair, le fils du Premier Ministre de l'époque, a été arrêté pour alcoolisme sur la voie publique. Claudine Biggs, étudiante de 18 ans à Londres raconte que beaucoup de ses amis, lorsqu'ils ont travaillé dur la semaine, profitent du week-end pour sortir et se saouler. Cet univers lui a servi de matière première pour l'écriture de sa pièce. Ses personnages sont des adolescents à problèmes, leur cruauté aussi désinvolte que leurs relations sexuelles, leur comportement effronté ne cachant que partiellement leur misère. Biggs a pris le parti de ne mettre aucun adulte dans la pièce pour les défendre ou les reconforter: pour beaucoup trop d'enfants anglais, ce n'est pas une pièce, c'est la vraie vie.

La cause de ce mal être chez les jeunes ne peut pas être uniquement attribuée à l'absence d'adultes. Les barrières sociales et raciales omniprésentes même si invisibles sont tout aussi responsables. Les inégalités de revenus sont plus importantes en Grande Bretagne que dans tout le reste de l'Europe occidentale. Depuis les années quatre-vingt, le fossé entre les plus pauvres et les plus riches n'a cessé de grandir. Le système des classes est tenace et les enfants

anglais nés dans la pauvreté (selon Children's Society on parle d'1 enfant sur 3), entrent dans la vie avec de gros handicaps. Bob Reitemeier explique que selon les Anglais, « les personnes les plus démunies ont juste besoin d'un bon coup de pied aux fesses pour s'en sortir. » Même si la couleur de peau ne détermine pas la classe sociale, on remarque que les Britanniques à la peau foncée ont plus de chance d'être dans le besoin que leurs compatriotes à la peau plus claire. Les chiffres parlent d'eux-mêmes: environ 40 % des



personnes issues de minorités ethniques sont pauvres, soit le double du taux des Britanniques blancs.

A quoi ressemble la vie des enfants pauvres en Grande Bretagne? Ils vivent dans des régions où le chômage est très élevé et où les aspirations à une autre vie sont faibles. Il n'y a très souvent pas d'espaces de jeux et leur maison n'a souvent rien d'un vrai foyer. Selon une étude récente de l'IPPR, ces conditions énoncées ci-dessus font partie des motifs qui font basculer certains jeunes dans la criminalité. Les enfants qui essayent de rester sur le droit chemin, trouvent qu'il est de plus en plus difficile de résister à l'influence grandissante des gangs.

Les gangs ne représentent pas un nouveau phénomène pour l'Angleterre: à Londres, en 1953 un membre des « Teddy Boys » a poignardé un adolescent de 17 ans. Qui-conque a subi dans les trente dernières années les hooligans anglais dans les stades de foot, admet que « anglais » et « violent » sont deux concepts liés. Cependant, les gangs de notre époque ont la particularité d'être fatals.

En 2007 à Londres, 27 adolescents ont été assassinés par armes à feu et armes blanches par d'autres adolescents. La majorité des jeunes tués étaient Noirs ou Asiatiques. Plus de la moitié de la population noire vit à Londres, le plus souvent dans des HLM insalubres. Solomon Wilson, 23 ans, et son ami Nathan Foster ont grandi dans un de ces quartiers, Moorlands Estate à Brixton, au Sud de Londres.



Wilson confesse que plus jeune, il « n'était pas un saint », mais qu'il bénéficia d'une vie familiale heureuse. « Je retirais ma casquette devant ma mère » dit-il. « Mais en traînant le long de Coldharbour Lane à Brixton, il a été entraîné par une bande de garçons et de filles du quartier et s'est mis à sortir avec eux. »

Cependant, une personne manque à Wilson, son ami Foster, qu'il appelle son « petit frère ». L'été dernier, Foster a été abattu par balle dans une rue à côté de Moorland Estate, il tentait apparemment de calmer une dispute à propos d'un bijou volé. Wilson pense que tous ceux de son quartier font face au même danger. « Tu peux descendre une rue et subitement on te tire dessus et personne ne sait pourquoi tu es mort » dit-il. « Avant c'était les chefs de gangs qui portaient des armes à feu. Aujourd'hui un gamin de 14 ans peut vous braquer avec une arme. »

Auparavant les gangs se définissaient par leurs vêtements, leurs goûts musicaux ou – dans le cas de certains groupuscules skinhead – par leurs tendances politiques d'extrême droite. Aujourd'hui les gangs ne sont plus aussi discriminants, déterminant les aptitudes des membres seulement par leurs codes postaux. Hanad Ahmed et Tashan Edwards, tous les deux âgés de 14 ans, habitent dans l'Est de Londres. « Je ne peux pas amener des amis dans mon quartier parce que je les mets en danger, autant que moi-même », raconte Ahmed, qui habite dans un quartier différent de celui de son école. « S'ils n'ont pas le même code postal qu'ici, il y a une chance pour qu'ils se fassent voler. »

Ahmed explique qu'il a rejoint un gang local alors qu'il était âgé de 12 ans, mais le quitta après avoir subi des pressions pour qu'il porte un couteau et vende de la drogue. Fils d'une garde d'enfant somalienne et d'un universitaire kenyan à la retraite, il a décidé de devenir médecin. Edwards souhaite se ranger du côté de la légalité. Pour quelles raisons ont-ils suivi un chemin si différent de leurs amis entraînés dans la spirale des gangs? « La plupart viennent des bas-fonds » répond Edwards.

Un peu d'histoire...

Lors de la conférence en mars dernier de The Association of Teachers and Lecturers, les membres ont pu débattre sur les raisons du mécontentement et de l'anxiété ressentis par tant d'élèves. Une semaine plus tard la plupart des membres du National Union of Teachers (NUT) exprimaient leurs inquiétudes quant à la hausse des étudiants faisant entrer des armes et de la drogue à l'école. Est-ce que l'école ferait partie du problème? L'OFSTED, organisme qui inspecte les institutions scolaires révèle que 10 % des infrastructures des lycées publics sont « inadéquates ». Un rapport établi en 2007 par l'OCDE montre que l'effectif des classes anglaises est l'un des plus importants sur 30 pays occidentaux. Les membres de NUT sont résolus à lancer une campagne afin d'obtenir des classes moins chargées. Cette campagne intervient à un moment où un rapport montre que les professeurs doivent parfois enseigner à des

classes allant jusqu'à cinquante-cinq élèves. La moyenne des effectifs des classes dans le secteur public est de 26 enfants alors qu'elle n'est que de 10 dans les établissements privés. Un rapport établi par le Sutton Trust (œuvre de bienfaisance) montre que les enfants issus des milieux pauvres à qui l'on a donné une bourse leur permettant d'étudier dans des écoles privées ont de biens meilleurs résultats que leurs homologues dans le public. Ils ont ensuite réussi à gagner des salaires plus importants. 1/5^e d'entre eux gagnent même plus de 140 000 dollars par an. Dans le public, ils ne sont que 1/10^e à gagner autant.

Cette inégalité institutionnalisée ne nuit pas seulement aux mauvais élèves. Le système met davantage en avant la réussite scolaire au détriment du développement social. Les enfants britanniques commencent l'école plus tôt et passent plus d'examens que les autres enfants européens. Beaucoup d'entre eux se plaignent du stress. « La Grande-Bretagne possède une culture très individualiste, dans laquelle une grande place est accordée au succès personnel et où la socialisation est délaissée » explique Layard. « Nous avons fait de la compétition une vertu. Dans cette optique, l'autre devient une menace non un appui. » Emily Benn ajoute que la course aux bons résultats met de côté les élèves en échec: « Quand vous êtes dans un environnement compétitif et que quelqu'un est manifestement en difficulté, les professeurs sont persuadés qu'il ne fait pas suffisamment d'efforts. Ils devraient les mettre en confiance. Au lieu de ça, ils les font se sentir stupides. »

« Je veux être employée de maison ou baby-sitter » annonce une petite fille de 8 ans à la cantine de son école dans l'Est de Londres. Cette école est fréquentée par une large majorité de Turcs, Asiatiques et Antillais, pour qui la scolarisation des enfants n'est pas une tradition, particulièrement celle des fillettes. Beaucoup de parents parlent anglais comme deuxième langue. Bien que le niveau se soit amélioré, peu de ces élèves auront la chance d'aller à l'université. Le cadre est le même dans les communautés blanches ouvrières, où beaucoup d'enfants reproduisent le schéma familial et quittent l'école à 16 ans pour prendre un travail qui ne nécessite pas de qualification. « Dans certaines villes, le taux d'élèves de seize ans scolarisés est dramatiquement bas » dit Ed Balls, secrétaire de State for Children, Schools and Families. « La cause, c'est toute l'attitude de la communauté, son sens de l'ambition et sa volonté d'entreprendre. Pendant des décennies, notre système a dit aux familles dans ces quartiers qu'il était facile de trouver un emploi en quittant l'école à seize ans. Changer ces aspirations est le point central de notre action. »

Construire un environnement meilleur

Quels sont les moyens pour atteindre ce but? L'objectif ambitieux de diminuer de moitié la pauvreté infantine d'ici 2010, mis en place lors du mandat de Tony Blair en 1999, a peu de chance d'être atteint. Toutefois, en décembre dernier, Balls exposa un plan sur 10 ans « pour faire de l'Angleterre le meilleur endroit au monde pour les enfants et les adolescents » en y incluant un engagement aux investissements (aires de jeux, maisons des jeunes). Balls veut s'assurer de la gratuité de la garde d'enfants pour les enfants âgés de 2 ans pour les familles dans le besoin. Il a

également annoncé un don de \$53,5 millions de fonds pour Kids Company et pour quatre autres œuvres de charité aidant les jeunes. Le principe du plan est très clair: la prévention de l'échec plutôt que d'affronter une crise plus tard.

Certaines voix dans le monde politique, les médias ou les familles de victimes se sont élevées pour qu'au contraire, on devienne plus ferme avec les enfants en difficulté au lieu de les dorloter. Il est vrai que le système pénal n'inspire pas confiance. Certaines affaires n'ont jamais été jusqu'au tribunal. Les agresseurs de Steen n'ont pas été poursuivis. « La police connaissait les auteurs de l'agression, mais était impuissante » dit-il.

Pourtant si l'Angleterre est vraiment sur le point de devenir un endroit meilleur pour ses enfants, elle devra prendre conscience des racines de la crise. Il est donc important de se concentrer sur l'aide aux enfants plutôt que sur les punitions. Il faudrait peut-être même commencer par être à l'écoute des enfants eux-mêmes. Dan Walker, diplômé de Kids Company, est fier d'annoncer qu'il n'a pas été arrêté depuis un an et demi. Premier enfant d'une famille de neuf, dont les parents avaient des problèmes de



drogue, sa première arrestation à l'âge de sept ans il la doit à un vol de lait maternel et des couches pour ses frères et sœurs. Maintenant âgé de dix-huit ans, il a rencontré l'association Kids Compagny par hasard dans un bus londonien il y a 7 ans. Il était sur le point de voler un sac à main, la victime assise contre la fenêtre était encerclée par son complice. Alors que Walker était sur le point d'attraper le sac, un étranger lui tapa sur l'épaule et lui dit « Tu n'as pas besoin de faire ça » et il lui donna l'adresse d'un centre d'accueil Kids Company. « J'étais sur la mauvaise pente, dit Walker, mais quelqu'un m'a rattrapé ». Il faudrait que tous les jeunes Anglais reçoivent un jour cette main tendue.



Jeunes, un monde de gangs (et de violences)

Royaume-Uni: Opération Blunt 2 à Londres de Owen Bowcott, Dossier Jeunes, un monde de gang, (et de violences),
Courrier International n° 918, du 05 au 11 juin 2008

Des bandes d'ados violents sévissent dans les quartiers Nord et Sud. La police londonienne multiplie les patrouilles. Sans beaucoup de succès.

THE GUARDIAN - Londres

Une grosse camionnette de surveillance vidéo prend bruyamment position sur le trottoir pendant que des agents de police vêtus de vestes fluorescentes patrouillent dans la rue principale par paires espacées de 200 mètres. « Nous sommes là pour que la zone reste calme », explique un sergent.

Cette opération de dissuasion ne vise pas les fêtards nocturnes ou les hooligans mais les jeunes de Wood Green, une banlieue du Nord de Londres, qui rentrent chez eux en métro ou en bus après l'école, au milieu de l'après-midi.

Il s'agit là d'un événement ordinaire, une opération de police « normale », selon les termes d'un agent. Elle répond à l'anxiété croissante de la population devant la multiplication des gangs d'adolescents, des bagarres au couteau et des fusillades liées à la drogue. C'est pour mieux lutter contre cette violence que la police a reçu le feu vert pour exploiter les pouvoirs controversés que lui confère la section 60 de la loi sur l'ordre public. Elle lui permet de procéder à des fouilles au hasard, sans avoir de raison particulière, de soupçonner un individu de porter une arme.

Les rues qui partent de la station de métro de Wood Green ont été le théâtre de plusieurs meurtres au cours des dernières années. Une plaque célèbre la mémoire de Jonathan McMurray, un étudiant de 20 ans poignardé à mort lors d'une bagarre de rue. Non loin de là, un jeune homme qui attendait dans une voiture a été tué par balles dans une guerre de gangs.

L'année dernière, une cinquantaine de jeunes appartenant à deux bandes rivales - ils portaient des casquettes et des badges de Bob le bricoleur (série télévisée britannique -1999-2006- pour enfants, diffusée sur France 5) ou de Thomas la locomotive à vapeur (autre série télévisée pour enfants, diffusée depuis 1984, inédite en France) pour afficher leur allégeance - se sont affrontés dans la rue principale, vêtus pour beaucoup de l'uniforme de l'école. Quatre d'entre eux ont été conduits à l'hôpital après avoir reçu des coups de couteau.

Plus récemment, il y a un mois et demi, une bagarre entre jeunes armés de battes de baseball a éclaté dans un magasin Boots du centre commercial de Wood Green. Au cours d'une poursuite dans la rue principale, le pare-brise d'une voiture de police a été fracassé par une hache. « C'était une guerre de territoire entre Tottenham (quartier voisin, à l'Est de Wood Green) et Wood Green », explique Fiyaz Mughal, conseiller municipal libéral-démocrate. « Certains gamins ne quittent pas leur arrondissement de peur de subir des violences. Il y a une grande communauté

somalienne à Tottenham, mais l'ethnie n'est pas l'élément principal. » Le phénomène des gangs locaux transcende souvent les groupes ethniques. Et comme celle qui s'est développée aux Etats-Unis, c'est une culture violente de quartier qui a fait son apparition à Londres. « Les gangs choisissent leur nom sur un coup de tête et en changeant parfois au bout de quelques jours, confie Mughal. Ce n'est pas statique. » La police reconnaît que ses renseignements sont vite dépassés.

Selon Ron Aitken, lui aussi conseiller municipal, la police dispose d'une base de données qui recense les vêtements et les couleurs portés par les différents gangs. « La police tient absolument à ne pas donner l'impression qu'elle a perdu le contrôle de la rue », ajoute-t-il. C'est dans l'espoir de reprendre ce contrôle que la police a lancé l'opération Blunt 2, ce dont s'est félicité Boris Johnson, le nouveau maire de Londres, qui a basé sa campagne électorale en partie sur la lutte contre la violence des jeunes. Blunt 2 consiste à installer des portiques de détection d'armes blanches dans les stations de métro et les zones de correspondance des transports en commun de la capitale.

Steven Bigby, qui a été poignardé à mort dans Oxford Street le 12 mai dernier, était membre d'un gang de Tottenham appelé Tugs From Around (les voyous du coin). Les conflits de l'arrondissement de Haringey (également voisin de Tottenham et de Wood Green) sont bien documentés. Parmi les gangs, qui tirent souvent leur nom de l'argot jamais ou des cités du coin, on compte les Tottenham Man Dem (les potes de Tottenham), les Money Over Bitches (le fric avant les salopes) et les North London Somalians (les Somaliens du nord de Londres).

« Le vert, c'est censé être pour Wood Green » explique Halit Demirci. Il possède une boutique de vêtements à Wood Green qui vend toute une série de bandanas de couleur. « Le violet ou le noir, c'est pour Tottenham. Ce sont des gamins entre 13 et 17 ans qui les achètent. » Mais, selon la police, le Nord de Londres ne serait pas la zone la plus dangereuse, et l'opération Blunt 2 visait à l'origine les quartiers du Sud de la Tamise.

Un groupe de jeunes Somaliens bavarde dans une boutique de téléphonie mobile de Tottenham. « C'est dangereux d'aller faire les courses, confie l'un d'entre eux. Les gens ont vraiment des couteaux et des flingues. Il y a des centaines de noms pour les gangs. Le principal par ici, c'est les North London Soldiers (les Soldats du nord de Londres). Ils sont de Tottenham. Ils sont mélangés: y a des Blancs, des Noirs, des Métis. En général ils portent un bandana bleu foncé ou noir. Ils le portent autour du cou, mais ils s'en couvrent le visage en cas de besoin. »

Trois Antillais d'une cinquantaine d'années qui boivent au coin d'une rue de Tottenham font part de leurs préoccupations sur la violence des jeunes. « Je ne veux pas que les gens pensent que les Noirs s'opposent aux opérations de police, confie l'un d'entre eux. Tout ce qu'on demande aux policiers, c'est d'être polis avec nous. »

L'actualité de La Fabrique de Films



EN TOURNAGE

HUMAINS

Un film de
Jacques-Oliver Molon et Pierre-Olivier Thévenin

Avec
Sara Forestier, Lorant Deutsch, Elise Otzenberger
Dominique Pinon, Philippe Nahon, Manon Tournier

Genre : Aventure / Fantastique

Scénario de Silvan Boris Schmid, Dominique Néraud
Jean-Armand Bougrelle, Frédérique Henri

Produit par La Fabrique 2
En coproduction avec Vega Films et Iris Productions

SORTIE LE 22 AVRIL 2009



© Patrick Muller

CRÉATION DU

CLUB DU VENDREDI 13

Créé en juin 2008, Le Club du Vendredi 13 est une association de professionnels décidés à défendre le film de genre au sein du système financier, institutionnel et artistique du cinéma français.

Le cinéma de genre est représenté aujourd'hui par une génération entière et homogène d'artistes, de réalisateurs, de producteurs et d'auteurs qui ne se reconnaissent pas dans l'organisation, la production et l'image à l'étranger comme en France, que véhicule le cinéma français d'aujourd'hui.

Défendre le cinéma de genre revient aujourd'hui à promouvoir le cinéma français dans toute sa richesse et sa diversité. Il est temps d'agir. Pour ce, Le Club du Vendredi 13 mettra prochainement en ligne des propositions en faveur du cinéma de genre en France, où le manque de soutien est flagrant comparativement à nos voisins espagnols ou britanniques.

Rendez-vous sur le site www.leclubduvendredi13.com



www.lafabriquedefilms.fr